NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

93 Nº 3 1971

Passé et avenir du christianisme. À propos d'un livre récent

Émile RIDEAU (s.j.)

p. 245 - 265

https://www.nrt.be/it/articoli/passe-et-avenir-du-christianisme-a-propos-d-un-livre-recent-1304

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Passé et avenir du christianisme

À PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Comme dans l'Ancien Testament, c'est peut-être aux laïcs qu'il convient aujourd'hui de porter un témoignage prophétique, surtout quand il jaillit d'une expérience spirituelle, profonde et authentique : l'Eglise de France, l'Eglise universelle même, doivent une infinie reconnaissance à des chrétiens comme Péguy et Mounier, Bernanos et Mauriac (pour ne parler que des disparus), dont le message demeure toujours actuel.

A côté d'eux, sur le même rang, prend place un homme exceptionnel qui, par bien des côtés, mérite aussi d'être appelé un maître. Le silence dont il a voulu s'entourer n'empêche pas beaucoup d'entre nous de connaître l'aventure de Marcel Légaut, qu'un appel de l'Esprit poussa, voici trente ans, à abandonner la carrière universitaire de professeur de sciences pour une activité agricole dans une région assez retirée et relativement pauvre : Péguy et Mounier avaient accompli une rupture analogue. Ce n'est pas ici le lieu de scruter le mystère de cette décision, inspirée avant tout par la passion d'un meilleur service de Dieu et d'un apostolat plus efficace. Il faudra que soit un jour relevée et « honorée » la dette de beaucoup de chrétiens de l'entre-deux-guerres pour le professeur de Rennes, de bien d'autres aussi qu'il continue à animer ; l'impact enfin sur un public plus étendu de certains livres, dont on s'étonne qu'ils n'aient pas été réédités.

Fruit d'une longue incubation, c'est aujourd'hui un ouvrage plus considérable, une synthèse de plus haute portée, qui nous parvient de la solitude de la Drôme [1] : il répond si bien à certaines attentes, il tombe parfois si juste que beaucoup de lecteurs en ont été aussitôt séduits.

Avec respect autant que modestie, nous voudrions dire notre réaction personnelle. S'efforçant à une lucidité objective, elle se fondera

---

1. *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme,* Aubier, 1970, 403 p. Ce livre est en réalité le second tome de l'ouvrage complet. Le premier tome, intitulé *L'homme à la recherche son humanité,* n'a paru qu'ensuite, et notre étude n'a pu en tenir compte. L'auteur a déjà publié les livres suivants : *Prières d'un croyant* (Grasset, 1933), *La condition chrétienne* (Grasset, 1937), *La communauté humaine. Essai de spiritualité sociale* (Aubier, 1938), *Travail de la foi* (Seuil, 1962).

d'abord sur l'analyse des thèmes principaux de l'œuvre, en repérant les influences qu'elle a pu subir ; passant ensuite à l'examen critique, elle signalera les points d'accord et de divergence, sans oublier pour ceux-ci de les nuancer par la considération du but poursuivi par l'auteur.

LES INFLUENCES REÇUES

Ce n'est pas méconnaître l'originalité d'un penseur que de déceler les liens qui le rattachent à des philosophies précédentes ou ambiantes, les influences intellectuelles qui ont pesé sur lui. Dans le cas de Légaut, nous croyons reconnaître deux doctrines, pourtant assez opposées entre elles, mais qu'il a su réunir : l'une, qui est plutôt une philosophie générale du monde, est celle de Bergson ; l'autre serait sans doute le personnalisme existentiel de Gabriel Marcel.

1. *La philosophie bergsonienne*

Il s'agit surtout de certains thèmes centraux, exprimés dans ces deux œuvres majeures que sont *L'évolution créatrice* (1907) et *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932).

Or, elles manifestent un *dualisme,* aux multiples aspects :

— Dualisme des *deux courants* antithétiques dans le développement de la création : l'élan ascensionnel des énergies vitales, immanence de l'action divine, qui fait surgir les organismes et les personnalités, « surmonter les obstacles et vaincre les résistances » (Bergson) ; — l'inévitable dégradation de ce courant, qui tend à se mécaniser, à se durcir, à se cristalliser dans la matière.

— Dualisme *épistémologique* de l'intuition et de la pensée rationnelle ou conceptuelle : sans que soit méconnue sa valeur pour la connaissance de la matière, la pensée est plutôt considérée comme une dégradation de l'intuition et capable seulement de vérité pragmatique.

— Dualisme de l'*action humaine* : primauté étant donnée à la création, à l'invention novatrice, sur la « fabrication » répétitive, et à fortiori sur l'habitude ; le « se faisant » étant valorisé par rapport au « tout fait » et au préfabriqué.

— Dualisme *moral et religieux,* opposant la morale et la religion « closes » et « statiques » à la morale et à la religion « ouvertes » et « dynamiques » : les premières, fondées sur la cohésion sociale, l'autorité, la loi ; les secondes, sur l'universalisme de l'amour.

Il n'est pas impossible que cette influence bergsonienne ait transité par Péguy et Mounier, qui en furent imprégnés ; de même, à travers Mounier, qu'elle se soit enrichie de quelques traits nietzschéens pour la critique des dévitalisations du christianisme.

Dans le sillage de Bergson, on notera aussi quelques emprunts à la pensée du Père *Teilhard de Chardin*, dont Légaut fut un peu le disciple et auquel il demanda parfois des conférences pour ses groupes : l'évolution du monde vers un Oméga, ainsi que la primauté du futur sur le passé. L'auteur s'écarte cependant de l'optimisme teilhardien et de la notion d'une marche du monde vers une ultime harmonie.

Il ne sera pas difficile au lecteur de constater les correspondances de certains thèmes de Légaut avec le dualisme précédemment exposé : opposition tranchée entre « foi » et « croyance » (théologique), interprétation de l'histoire de l'Eglise comme une lutte entre les dégradations des structures et l'élan des « spirituels », critique radicale de l'Eglise-institution.

2. *Le personnalisme existentiel*

Ici les thèmes d'un courant contemporain, dont les créateurs ou les représentants sont multiples : Buber, Guardini, Gabriel Marcel, Mounier, Madinier, Mgr Nédoncelle..., et dont voici les thèmes majeurs :

— Valeur absolue de la *personne* individuelle, transcendante à la société ; valeur de l'autonomie personnelle, de la « singularité » qui fait l'homme essentiellement « unique » et différent d'autrui ; grandeur en quelque sorte infinie de l'homme, riche de possibilités et capable d'accomplissement total.

— Le *problème existentiel* de l'homme : à partir de sa finitude et de ses aliénations, passer à l'authenticité, à la vérité de son être ; se chercher, se trouver, s'achever, conformément à sa vocation spirituelle ; à partir de l'infantilisme, acquérir la maturité adulte, dans la lucidité, la « consistance » et la « durée » ; « s'approfondir » surtout par la vie intérieure (je cite ici des termes affectionnés par Légaut).

— Cet idéal de développement du moi n'est pas individualiste, mais *communautaire* et *universaliste* : cet universalisme est la réalisation historique de l'humanité, s'unifiant peu à peu dans la pluralité des personnes (ici le thème de Teilhard, plutôt peut-être que celui de G. Marcel).

— Mais l'homme est loin de ce terme, dont sa pesanteur l'écarte sans cesse. Légaut n'est pas optimiste sur l'homme : « esclave-né », **médiocre, grégaire, conformiste, en besoin de sécurité, facilement**

crédule et superstitieux, plus capable de religiosité superficielle que d'amour véritable et de contemplation.

Une autre influence, toute personnelle et que nous n'évoquons qu'avec réserves, serait, comme toujours dans une philosophie, celle de son auteur même. Nous croyons donc relever, chez Légaut, une certaine tendance au pessimisme, à la dramatisation des problèmes, une exigence « puriste » d'absolu (celle-ci tout à son honneur). On peut évoquer aussi l'option de l'auteur pour l'engagement que l'on sait, avec les ruptures qu'il comporte et l'isolement relatif qu'il implique dans une existence assez retirée, sans beaucoup de partage des problèmes concrets de l'Eglise : haut lieu monacal, dont on hésite à croire qu'il soit pleinement favorable à une observation juste des innombrables initiatives actuelles des chrétiens. — Une part du livre, la fin surtout, est presque autobiographique.

La sévérité de Légaut à l'égard de l'Eglise, dont il sera bientôt parlé, est d'ailleurs sévérité lucide à l'égard du *monde actuel* : matérialisme et paganisme d'une civilisation athée et d'une culture rationaliste, d'une humanité dévorée par la frénésie de jouissance, où, pour combler son vide spirituel, l'homme se fuit dans l'extériorité de l'« avoir », mais où il est écrasé et réduit à l'état d'objet par la société. Distrait de soi, fasciné par les choses, l'homme est en situation de vertige et la trépidation rend impossible le recueillement contemplatif et l'approfondissement. On reconnaîtra ici des thèmes bien connus de G. Marcel, mais aussi de Mounier.

Avec justesse Légaut note cependant les signes d'une *maturation de conscience,* le progrès de l'homme vers des exigences d'adulte, l'avènement de l'esprit critique à l'égard de certaines représentations religieuses d'autrefois (notamment certaines conceptions de Dieu), le rejet de la tutelle de l'Eglise, la volonté de rectitude et d'honnêteté. En coexistence avec l'aspiration à l'universel, il signale aussi le fait actuel du *pluralisme* et de la personnalisation « différentielle » des consciences. Ce sens du monde moderne, qui échappe parfois à certains hommes d'Eglise, est précieux pour discerner le mode de présentation intelligible des vérités chrétiennes.

C'est sur ces données que l'auteur, sans évidemment se le proposer pour projet, mais par une nécessité inévitable d'expression, élabore une théologie, dont il faut avouer que, sur bien des points, elle est quelque peu « nouvelle ».

THÈMES THÉOLOGIQUES

Epars dans le livre et souvent répétés, les thèmes de cette théologie peuvent s'organiser, semble-t-il, de la manière suivante, qui corres-

pond à une perspective historique (Dieu lui-même, comme on va le voir, appartenant à cette histoire, du moins y participant largement) :

1. *Dieu*

Il est affirmé comme transcendant, donc inconnaissable et ineffable dans son mystère ; capable cependant d'être reconnu par l'homme, notamment dans les harmonies de la nature, à certaines heures privilégiées (p. 196) ; susceptible aussi d'être prié spontanément, surtout « dans certaines circonstances extrêmes ». Ce Dieu s'intéresse à l'homme, qu'il « meut » par son esprit, mais l'homme ignore tout de son action dans le monde.

Préoccupé précisément par des réalités concrètes et positives plutôt que par le rappel explicite des formules traditionnelles de la foi, Légaut se garde d'évoquer le mystère trinitaire : s'il cherche à donner un sens, actuellement intelligible, à la relation de Jésus à Dieu, et s'il mentionne souvent l'esprit de Jésus, il faut bien dire que le Dieu dont il parle semble « *Seul* ».

C'est peut-être la raison pour laquelle, comme pour le Bergson de *l'Evolution créatrice* et des *deux Sources*, ce Dieu apparaît essentiellement *créateur*. Les formules sont fortes ici : « Tout se passe comme si Dieu se cherchait, à travers un monde qu'il s'efforce de créer à son image, pour s'y trouver d'une nouvelle manière. Dieu serait lié au sort d'une création qu'il reprend sans cesse car sans cesse elle retombe » (p. 188).

Ce serait abusif et anachronique de le considérer comme Seigneur et Tout-puissant : au contraire, il n'est pas au-dessus des lois du monde (p. 192) ; et sa transcendance exclut une causalité immédiate (idée juste, disons-le par anticipation).

2. *Le monde et l'homme*

On ne sait trop si le monde et l'homme sont l'objet d'une création, les posant librement dans leur essence finie et fondant leur réalité sur une Dépendance absolue.

En tout cas, le monde matériel et biologique est strictement soumis au déterminisme, comme on doit l'admettre avec la science et l'esprit modernes. Il est évolutif aussi ; mais les conceptions teilhardiennes sont moins appuyées sur ce point.

Dans ce monde, il y a l'homme : par silence sur le thème, l'auteur laisse ici à Bergson et à Teilhard la conception évolutive de l'éclosion de l'humanité. Sans doute, avec raison ne fait-elle pas problème pour lui.

Il n'est pas question non plus de « péché originel » (dont on n'ignore pas d'ailleurs la difficulté d'interprétation) ; dans le but toujours de lui donner une signification acceptable, Légaut le remplace par la notion (bergsonienne et, en partie, teilhardienne) de *pesanteur*, de dégradation, de pente à la matérialisation.

Mais l'affirmation du *mal* n'est pas esquivée, il est même déclaré « invincible » : dans le monde humain, règnent donc le drame, le tragique et la souffrance (ici se manifeste plutôt un des thèmes les plus valables de l'existentialisme chrétien).

3. *Israël*

Légaut admire justement en Israël un idéal de « vigueur humaine » et de réalisme. Mais, dans sa religion, il ne voit qu'un régime d'*autorité* juridique, faite d'observances et de rites, de structures collectives qui assurent la cohésion sociale et raciale du peuple, mais étouffent la liberté individuelle.

Moins que les païens d'alentour, comme eux cependant, Israël est le type d'une religion « close et statique », qui coïncide avec la cité. Le Dieu d'Israël ne peut être conçu que comme une Autorité souveraine et toute-puissante, à l'égard de laquelle naît nécessairement un sentiment de culpabilité, et qu'il importe de se concilier par le sacrifice adorateur ou expiatoire.

4. *Jésus*

Mais c'est surtout le fait historique de *Jésus*, passionnément scruté, amoureusement considéré, qui évoque chez Légaut une véritable spéculation, où l'on ne peut s'empêcher de reconnaître, fût-ce contre son gré, une « théologie ».

a) *L'homme Jésus*

Disons bien : « *Jésus* », et non pas Jésus « *Christ* », car c'est comme un *homme* que, d'abord et avant tout (on n'ose dire uniquement), Jésus se fait connaître. Mais il est homme *en perfection*, totalement accompli : donc homme unique (p. 105), exceptionnel, « grand parmi les plus grands » (p. 136), indéfinissable et inclassable, universel (p. 20).

Le familier de l'Evangile qu'est Légaut s'efforce ici, parfois avec bonheur, d'utiliser les données mystérieuses de la psychologie religieuse de Jésus pour transcrire en termes nouveaux sa filiation divine. Ouvert sur l'absolu, Jésus est relié à Dieu de manière « extrême » (p. 71), par une foi et une prière parfaites, une « vie intérieure » intense : il est intime avec Dieu (p. 98). En tout cela et par tout cela, il est « transcendant » : dans la mesure immense où

il est un homme « créateur », il est, en quelque sorte, « l'égal de Dieu » (p. 207) ; il est « de Dieu ».

Mais cette perfection d'humanité comporte une *limitation* essentielle : ce n'est que peu à peu qu'il découvre son union avec Dieu et sa mission (p. 206) ; il n'échappe pas aux contingences et ses horizons sont bornés par le partage des conceptions culturelles des Juifs de son temps, donc par de multiples illusions...

b) *La mission et le message de Jésus*

La mission de Jésus est d'introduire dans l'humanité un « *esprit nouveau* » : Jésus appelle et éveille l'homme à lui-même, — à être pleinement homme, homme authentique, créateur, universel (rassemblé en communauté d'amour), autonome, vraiment personnel...

Son message fondamental est donc de *rompre avec la religion d'Israël,* avec la conception, encore cosmologique et infantile, de Dieu. De l'Evangile, où il croit apercevoir d'innombrables amplifications des paroles et gestes de Jésus, Légaut semble ne retenir que les Béatitudes et les paraboles ; en tout cas, il invite à l'interpréter au-delà de sa lettre pour en découvrir l'esprit.

Quant à la *méthode* de Jésus, elle est avant tout celle du *semeur,* qui témoigne de la valeur d'un ferment nouveau, bien plus qu'il n'enseigne une doctrine : elle est appel discret, suggestion, rayonnement, invitation à deviner par intuition le « secret du Royaume ». L'expérience et la finesse psychologiques de Légaut sont ici à leur aise pour évoquer la genèse de la foi des apôtres et l'extraordinaire « impression » que leur produit leur Maître.

Celui-ci est obligé à une extrême prudence pour se faire connaître et comprendre en vérité, sans trop provoquer d'oppositions. Il fait cependant des miracles, mais, sans compter que leur nombre ou leur réalité ont été sans doute exagérés par l'imagination populaire, cette action est secondaire et « trouble ».

c) *La mort de Jésus*

Afin d'éviter toute ambiguïté sur son message et de prévenir les fausses interprétations, Jésus a tenu à avoir une mort précipitée : pour n'avoir pas le temps d'être considéré comme le fondateur d'une nouvelle religion ou le créateur d'une institution, il lui fallait « échapper » au plus tôt (p. 152). Mais le sens de sa mort est clair : c'est bien pour avoir trahi la religion d'Israël qu'il a été condamné, on a donc bien compris ses intentions.

Il est, par conséquent, abusif de conférer à la mort de Jésus une **intention directement rédemptrice : pour Jésus, elle n'est pas une** mort de Sauveur.

De même, la *Cène* qui l'a précédée n'a nullement le caractère d'un rite sacrificiel : si Jésus a dû faire des concessions aux idées régnantes et se référer à Moïse (*Lc 22,* 20 correspondant à *Exode 24,* 8), son but essentiel est d'inviter au souvenir de sa personne et au renouvellement perpétuel de son esprit.

La *résurrection* de Jésus n'est pas passée sous silence : réduits à la stupeur et au désarroi, les apôtres furent favorisés d'apparitions de Jésus, qui les rassurèrent et leur firent retrouver, enrichie et approfondie, la foi qu'ils avaient eue en leur Maître, au moins à des moments exceptionnels [2]. Mais ces charismes extraordinaires, qui ne furent pas des « miracles » à proprement parler, ont dû être quelque peu « matérialisés » en visions (p. 52), et l'incohérence relative des récits manifeste « ce que l'imagination, la sensibilité, le raisonnement ont dû broder » (*ibid.*) pour rendre « concevables et vraisemblables » ces dons spirituels.

5. *L'Eglise*

Jésus une fois disparu, commence alors l'histoire de l'Eglise : elle doit être considérée comme la lutte dramatique de la vie et de la mort, de l'esprit et de la lettre, de la montée vers la liberté et de la chute en servitude.

Dans la mesure où les hommes veulent bien se souvenir de lui, l'esprit de Jésus est toujours vivant et actif. Mais ce qui apparaît surtout, c'est la *trahison* de cet esprit, par « déformation », « dénaturation », « dégradation », « défaillance », « décadence », ou encore par « falsification », « déviation » et « gauchissement ».

Impossible à conserver et à propager dans toute sa pureté, en raison de la résistance des hommes, le message de Jésus a été soumis à des *conditionnements* historiques contingents : additions et soustractions (p. 30), remaniements, altérations, compromissions avec la culture païenne et surtout avec la tradition juive.

Cette contamination a commencé *aussitôt,* dès le départ de l'Eglise. Tout en reconnaissant la ferveur et la bonne volonté des apôtres, Légaut semble sévère ici pour le Nouveau Testament : Epîtres et même Evangile, dans la mesure où celui-ci a subi la pression d'influences diverses. La part des contingences y est grande et il voile autant qu'il manifeste le véritable esprit de Jésus. Par la suite, cette déviation n'a fait que s'accroître dans l'histoire de l'Eglise jusqu'à nos jours.

---

2. Dévaluant sans doute un peu trop les « charismes », dont il affirme l'historicité, Légaut affirme ici justement qu'ils ne furent pas le fondement positif de la foi des apôtres, mais une « aide indispensable ». Pour lui, dans sa perspective, « la véritable base de la foi chrétienne est la vie humaine de Jésus » (p. 55).

CHRISTIANISME DE THÉOLOGIE ET D'AUTORITÉ

La pureté de l'esprit de Jésus, composant avec des nécessités historiques qui manifestent la faiblesse des hommes, s'est ainsi amalgamée avec d'autres éléments, qui lui sont parfaitement étrangers ; si bien que, rompant au moins partiellement avec son origine, et repris par le judaïsme plus encore qu'imprégné d'infiltrations païennes, le christianisme est devenu à la fois, contrairement aux intentions de Jésus, une religion de *théologie* et d'*autorité*.

1. *Théologie*

Dès le début, et de plus en plus, on a assisté à une élaboration intellectuelle de l'esprit de Jésus en théorie, en doctrine, en idéologie, en théologie, en dogmatique. La spéculation abstraite, animée par un désir de « vérité » absolue et empruntant à la métaphysique, s'est sédimentée en « *croyances* », qui prennent le pas sur la « *foi* », en formules et en définitions plus ou moins creuses, en constructions logiques et systématiques, avec tout ce que ce processus comporte de vanité, de suffisance et d'orgueil intellectuel, mais aussi d'intolérance.

Cette orientation est manifeste dans la rédaction du Nouveau Testament, et dans la sacralisation, plus générale, de l'« Ecriture », devenue « valeur absolue » (p. 36). Elle apparaît surtout dans l'élaboration de la *christologie* : renonçant à une contemplation directe de Jésus homme, tel qu'il se présentait aux Apôtres, la pensée ecclésiale a inventé un Dieu « qui vient à l'homme » en descendant du ciel ; elle a attribué à Jésus la divinité, comme une notion qualitative à un sujet (p. 56) ; elle l'a fait préexister dans l'éternel ; elle a interprété sa mission comme celle de Sauveur (p. 72). Bref, le « Christ » a recouvert et supplanté « Jésus » (p. 119) et un docétisme, presque incurable, s'est installé dans la pensée chrétienne.

2. *Autorité*

Par la nécessité qu'elle impliquait d'un magistère, la déviation précédente est liée à l'avènement, tout humain, d'une religion d'autorité, donc d'obéissance, où se retrouve hélas ce judaïsme que Jésus avait voulu supprimer. La communauté chrétienne s'est organisée en Eglise hiérarchique, avec les cadres et les structures de son institution, avec la pesanteur de sa discipline et de ses lois, sa pression sur les esprits, son intolérance, sa centralisation bureaucratique, son conservatisme figé. Le culte officiel est régi par un sacerdoce, fonctionnel et séparé, jaloux de ses privilèges, qui n'avait certainement **pas été voulu ni institué par Jésus.**

Ces deux orientations conjointes expliquent bien des tares de l'histoire de l'Eglise : collusions avec le pouvoir civil, recherche du prestige, prévalence des docteurs et des diplomates, divisions intérieures, concessions à la mentalité des temps, crimes multiples, recherche de la puissance temporelle, nostalgie du passé, conservatisme social, défensive au dehors, écrasement des libertés au dedans... Seuls les spirituels et les mystiques, à leurs risques et périls, ont su heureusement réagir et maintenir, dans une certaine mesure, le véritable esprit de Jésus.

Toute l'histoire de l'Eglise aboutit à la situation d'aujourd'hui, qu'il faut bien appeler une situation d'*échec* et de décadence. Ici Légaut se sent sur son terrain et sa lucidité s'aiguise en multiples observations, dont nous redirons que, malgré leur sévérité peut-être partiale, elles ne manquent pas de justesse :

— Sur le plan *spirituel* : piété souvent affective et infantile, superstitions et bigoterie, dévotions latérales, religiosité sentimentale, transformation de l'amour de Jésus en culte idolâtrique (notamment eucharistique), perte du « souvenir » réel de Jésus, messe devenue conventionnelle, absence de vie mystique...

— Dans l'ordre *intellectuel,* foisonnement doctrinal, sécheresse théologique et notionnelle, dogmatisme intransigeant qui se substitue à la foi, au profit de « croyances » abstraites...

— Dans le domaine de l'*action,* tendance croissante à faire primer la technique rationnelle sur le témoignage d'une expérience de foi et la recherche, seule efficace, d'une paternité spirituelle. Orientation de l'apostolat vers un humanisme social et politique, visant d'abord la transformation des structures de la cité : cela, notamment, dans l'Action catholique actuelle. Moralisme sociologique en fonction de la culture et de la civilisation. Malgré la réaction tardive du concile, fermeture permanente et défensive de l'Eglise en ghetto, sans grande participation à l'existence humaine et sans écoute véritable de l'homme moderne ; identification de la chrétienté à l'Occident et à son esprit, en méconnaissance de l'universel...

— En *morale,* exigences abruptes de la loi, sans souci des cas particuliers et des situations réelles (p. 219-220).

— Pauvreté *humaine* et médiocrité assez générale des chrétiens, dont la vitalité semble éteinte et étouffée.

En somme décrépitude, vieillissement, atrophie, faillite, impuissance, blocage, carence, léthargie : un véritable désastre, où le levain de l'Evangile est neutralisé et stérilisé. Gaspillage des énergies, reptation lente et sans élan...

LES CONDITIONS DE L'ESPÉRANCE

Si le christianisme veut échapper à la mort lente qui le menace et au désintéressement total de l'humanité à son égard, il lui importe de retrouver à tout prix les sources qui l'ont fait éclore. L'espérance d'un redressement implique les conditions suivantes :

1. *Maturité humaine*

L'accès à la véritable foi adulte n'est possible qu'à travers la maturation humaine de la personne, dans le cheminement vers la plénitude de son authenticité, vers l'accomplissement de son humanité. Il s'agit donc avant tout d'avoir foi en soi, de vivre en homme, de s'affirmer dans la virilité de son autonomie, de prendre la responsabilité de soi-même, bref d'« exister » et d'« être plus ». Que chacun suive donc son itinéraire personnel et poursuive sa quête, dans l'expérience austère de la vie, dans la soumission au réel, avec vigueur et intrépidité, avec honnêteté et droiture : c'est seulement au cours de cette maturation que Dieu pourra être entrevu.

2. *Foi en Jésus*

De fait, la foi en Jésus est le prolongement de cette maturation, lentement acquise (p. 32) : elle se situe dans le sillage de la foi de Jésus lui-même, dans la fidélité à son souvenir et à sa Personne, dans la coïncidence aussi avec celle des Apôtres. Elle n'est pas adhésion théorique ou théologique à un credo, mais adhésion totale et inconditionnelle à l'homme Jésus ; purifiée de toute addition et de tout accessoire, abrupte et nue, elle retrouve l'*essentiel* de l'esprit de Jésus, elle est l'écho de son message (p. 97) ; elle correspond et participe au mouvement créateur, elle communie au projet de Dieu et au consentement que lui a donné Jésus. Cette adhésion à Jésus fait entrer dans le mystère de Dieu.

3. *Prière*

La foi s'exprime en prière. Celle-ci comporte bien des degrés, dont les moins élevés ne sont pas méprisables : elle jaillit spontanément, comme sollicitation, dans des cas dramatiques « extrêmes », mais son idéal est d'être une « contemplation immobile » (ici Légaut reprend, plusieurs fois, avec amour une expression que Teilhard applique à la Vierge Marie). Elle est transparence de l'homme à lui-même et à Dieu, dans la parole, le silence et l'action ; approfondissement personnel (ce mot d'approfondissement est le plus cher

à Légaut, qui le répète incessamment). Elle implique recueillement et solitude. Elle s'opère moins sur des textes bibliques que sur la vie elle-même et par une réflexion existentielle.

L'auteur réfléchit ici, non sans pénétration, sur le mystère de l'action de la grâce. Pour éviter l'anthropomorphisme, aujourd'hui surtout inacceptable, d'une causalité physique et unilatérale de Dieu, il recourt à la notion de cocréation et de réciprocité active entre l'homme et Dieu : si assurément Dieu m'inspire, je l'inspire aussi ; s'il m'appelle à être, je le fais être aussi et je l'enrichis, j'oriente son action et je l'influence (p. 188).

Dieu n'agit pas directement sur sa création, qu'il laisse à la nécessité immuable, mais il agit sur l'homme par son inspiration et lui permet de trouver un sens à la vie, à la douleur et à la mort.

4. *Mission*

Animé par la foi et la prière, le chrétien coïncide avec la mission de Jésus et l'exerce en son nom, en faveur de l'« universel », c'est-à-dire de l'avènement de la communauté humaine, dans une solidarité totale avec le monde.

Cette action s'exerce avant tout par la *paternité spirituelle*, par l'influence personnelle d'âme à âme, de manière infiniment discrète et adaptée à chacun, par suggestion plutôt que par enseignement, à l'exemple de Jésus et en collaboration avec Dieu (p. 185). Elle vise à susciter à nouveau le ferment évangélique, qui est élan et impulsion créatrice, jeunesse et vitalité. Respectueuse de la personne, elle tient le plus grand compte des « différences » originales des personnalités.

Elle s'achève enfin dans la prise de responsabilités dans l'Eglise et dans la cité, par des engagements, à la fois sages et audacieux, qui visent non pas seulement des réformes mais une véritable mutation révolutionnaire.

Cependant l'action du chrétien, notamment dans son Eglise, n'a rien d'une révolte orgueilleuse et renonce à toute impatience : elle tient compte de ce qui existe et se garde de briser violemment ce qui tient encore. En attendant des transformations décisives, qu'imposeront les événements, elle supporte et souffre en silence, elle est à la fois prophétique et docile.

La véritable Eglise est *future*. Actuellement, presque rien ne semble l'annoncer ni rendre possibles des changements profonds, qui lui feront retrouver l'esprit de l'Evangile : la chrétienté n'est absolument pas préparée à ce qui doit advenir pour qu'elle survive dans la mutation présente de l'histoire. Il semble même essentiel au christianisme de subsister dans la contradiction de l'esprit et de la lettre,

de l'« appel » et de l'« autorité » ; mais il se caractérise aussi, depuis Jésus, par la coexistence de l'*impossible* et du *possible,* donc par l'*espérance* dans la détresse, qui fut l'attitude de Jésus. Sur quoi faut-il donc compter pour cet improbable renouveau ? Sur l'avènement de *mystiques,* mais aussi sur le regroupement, enfoui et silencieux, de ceux qui, comprenant la situation actuelle et méditant sur l'échec de l'Eglise, unissent leur amitié et leur prière pour être dans le monde les ferments de l'esprit de Jésus.

ESSAI DE JUGEMENT

Cet exposé appelle un essai de jugement, malgré ce que celui-ci peut comporter de subjectif, d'approximatif et d'imparfait : impossible pourtant d'y échapper, tant le livre est stimulant et provocant, comme un détonateur, tant il bouscule des positions reçues.

1. *Le positif*

En dépit de reprises incessantes des mêmes thèmes et de répétitions, le livre est d'un écrivain qui sait manier la plume et dont le style n'est pas sans séduction.

Il reflète une riche expérience humaine et témoigne d'un engagement courageux, d'une rupture où le risque a prévalu sur la prudence : on sent un homme qui parle et qui s'invente, hors des conformismes et des sentiers battus, mû par l'exigence d'une volonté passionnée d'absolu.

Livre de foi aussi, et de foi peu commune, dans la ligne de ces *Prières d'un croyant* qui, voici bientôt quarante ans, percutaient déjà nos jeunesses de leur élan mystique. Quelle leçon, toujours, de vie spirituelle de la part de ce vieux laïc, plus animé que jamais par le ferment de l'Evangile ! Quel appel à l'aventure mystique, à la rencontre personnelle avec Jésus !

Et, si acide et décapante qu'elle soit, il faut bien convenir que la lucidité de Légaut sur la situation du christianisme touche juste et porte la critique sur des points essentiels : comment ne pas être d'accord sur la plupart des aspects signalés plus haut, — médiocrité des chrétiens, humanisation socio-politique de l'apostolat, amortissement du surnaturel, sclérose des structures... ?

Mais il est temps d'en venir aux idées ; me paraissent donc dignes d'intérêt les remarques suivantes :

a) *Humanité de Jésus*

L'*antidocétisme* de Légaut, son effort pour retrouver dans son exactitude l'humanité de l'homme Jésus, à coup sûr menacée par des amplifications de la christologie classique.

J'y retrouve une tentative analogue à celle du Père Rahner, lui aussi alerté par le problème de repenser le dogme de Chalcédoine, notamment dans *Ecrits théologiques, I,* et dont la solution (empruntée peut-être à Blondel) est de considérer l'« union hypostatique » comme le terme et l'achèvement d'un élan humain qui, dans l'homme normal, est impuissant à aboutir. Tentative qui cherche à sauvegarder plus pleinement la « personnalité » de l'homme Jésus, sa liberté, sa densité humaine, sans méconnaître sa prédestination gracieuse.

D'accord aussi, par conséquent, en principe, sur la contingence de Jésus, sur ses conditionnements, ses limitations, sa passivité aux influences reçues de son époque, sa découverte de lui-même, ses progrès de conscience messianique... Le réalisme de l'Incarnation est à ce prix.

D'accord, en principe toujours, et dans l'attente (qui ne sera peut-être jamais comblée) d'une exégèse et d'une herméneutique scientifiques, sur la critique de bien des textes de l'Evangile, où la rédaction fut peut-être bien plus influencée qu'on ne peut le croire par la mentalité et les besoins de la primitive Eglise. Si respectueux qu'on soit, à priori, des textes (paroles et actes de Jésus), le problème se pose, et le « soupçon » se porte sur une « christification » théologique de Jésus (mais n'était-elle pas conforme au « fait Jésus » et à son « expression » de lui-même sous une forme ou une autre ?).

b) *Le Nouveau Testament*

En liaison avec le point précédent, ne faut-il pas, avec Légaut, et toujours pour sauvegarder l'humain de la Révélation chrétienne, accommoder la théorie de l'inspiration au Nouveau Testament, comme on le fait largement pour l'Ancien ?

Donc y admettre de l'humain, voire du très humain : disons, même si les mots paraissent trop forts, des déviations, des altérations, des gauchissements, des commentaires, des additions et des soustractions... Tout cela, sous l'influence de nécessités, de conditionnements, de pesanteurs psycho-sociologiques, d'inévitables concessions à la mentalité de l'époque (judaïque d'un côté, païenne de l'autre). L'Esprit Saint laisserait faire, sans tout couvrir de ces initiatives, car il **respecte à la fois la liberté et les lois du monde.**

c) *Théologie et structures d'Eglise*

En dépit d'un excès que nous allons bientôt relever, Légaut n'a-t-il pas quelque raison aussi de dénoncer tout à la fois l'intellectualisme théologique et l'engagement précoce de l'Eglise dans la voie d'une religion d'autorité ?

Nécessité sans doute, mais dont on a peine à croire qu'elle émane entièrement de la volonté de Jésus et qu'elle se rattache à la pureté initiale de son message.

Dans quelle mesure cette orientation historique n'a-t-elle pas nui, et ne nuit-elle pas encore, au développement de la *vie* chrétienne, qui a peut-être humainement besoin de plus de liberté et de jeu, car l'« ordre » qui étouffe est aussi dommageable que le chaos de l'anarchie ?

A la fin de son livre, Légaut soulève aussi la question du *sacerdoce* fonctionnel et institutionnel, dont il déclare, trop vite sans doute, qu'il est survivance « lévitique », mais qui, dans sa forme actuelle, n'est peut-être pas aussi fondé qu'on le dit sur d'authentiques lettres de créance.

d) *Existentialisme personnaliste*

Le personnalisme de Légaut ne fait pas de difficulté : oui, de tout cœur, pour la grandeur « potentielle » de l'homme, pour son autonomie fondamentale, pour sa vocation à l'achèvement et à l'authenticité de l'adulte, pour le respect de son cheminement original et pluraliste, pour son affirmation de lui-même et sa foi en lui-même, pour sa quête d'universalisme et de communion avec autrui...

Et Légaut a écrit quelques-unes de ses plus belles pages sur la valeur de la création, distinguée de la « fabrication » (p. 166-180), et sur cette création plus remarquable encore qu'est la « paternité spirituelle » (sur laquelle il revient sans cesse).

e) *Le mystère de la création*

Cette dernière allusion nous réfère aussi à un point, d'ordre philosophique et théologique, où Légaut nous semble profond : le mystère de la *co-création*. Sans doute y mêle-t-il de l'inacceptable dans la conception d'un Dieu dont la transcendance est comme mêlée d'histoire ; mais il doit y avoir quelque chose de vrai dans cette humilité de Dieu, qui le fait dépendre de l'homme et se recevoir de lui tout en lui donnant d'abord infiniment. Et la comparaison du « témoin » du créateur humain est éclairante (p. 192-199).

2. *Le négatif*

Si l'aspect positif du livre n'est pas négligeable, il importe maintenant d'en reconnaître les faiblesses et les limites :

a) *Les dualismes*

La critique principale sans doute serait celle d'un dualisme, presque manichéen, qui introduit des oppositions rigides dans des aspects complémentaires et associés du réel. Un certain esprit « géométrique », issu peut-être de la formation scientifique de l'auteur mais puisé aussi dans son bergsonisme, accentue l'antagonisme des concepts, sans le surmonter. Ainsi : montée et descente ; foi et croyance ; appel et autorité ; esprit et lettre ; vie et pensée notionnelle ; essentiel et « indispensable » ; intériorité et extériorité ; Nouveau et Ancien Testaments...

Disons ici que la loyauté et la sagesse de Légaut, peut-être aussi sa prudence littéraire, lui font sans cesse introduire, sinon des nuances et des restrictions, du moins la mention des thèses ou des nécessités contraires. Nous avons relevé au moins une quarantaine de passages, qui prolongent une affirmation par les mots suivants : « certes », « sans doute », « pourtant »...

Mais cette précaution est insuffisante pour évacuer l'impression de rigueur, qui fait exclure en fait tout un aspect du réel humain : l'auteur, féru de pureté absolue et intransigeante, se refuse de fait à transiger avec son exigence fondamentale.

La chose le mène malheureusement à des interprétations très discutables du christianisme : de la personne de Jésus, de son message, de l'Eglise et de son histoire.

On peut, notamment, sérieusement douter que le « projet » ou l'intention de Jésus ait été une *rupture* totale avec l'Ancien Testament. Et celui-ci est gravement méconnu, en étant assimilé à une religion d'autorité, où prévaut la dépendance de l'homme à l'égard d'un Dieu tout-puissant. Certes, comme le montre Balthasar, une extraordinaire inversion s'est produite dans la conception de Dieu, dont la « gloire » est désormais la « croix », et dont la vérité est désormais celle de l'Amour sacrifié. Mais le christianisme assume et « rappelle » aussi *le Dieu d'Israël,* et il se garde d'évacuer la notion de « sacrifice ». Il est curieux ici que Légaut oublie le fameux « Je ne suis pas venu détruire, mais achever », qui est cependant un des textes les plus primitifs et les plus sûrs de l'Evangile.

On peut douter aussi que Jésus, tout absorbé dans son idée de transformer une religion d'autorité et de dépendance en un esprit d'appel, n'ait eu vraiment aucune intention de constituer une *communauté stable* pour le prolonger après sa mort. Quelles que soient les « interventions » possibles de la primitive Eglise sur les textes, c'est tout de même faire violence à l'Evangile de se refuser à l'idée **d'une « institution », si peu formelle qu'elle ait été d'abord.**

Mais, sous l'influence peut-être de Bultmann et d'une certaine critique moderne, dont pourtant on commence à revenir, Légaut en prend vraiment trop à son aise avec les textes évangéliques, ne retenant, comme je l'ai dit, pour les besoins de sa thèse que les Béatitudes et les paraboles.

Enfin, quelles que soient les pesanteurs de l'histoire sur les Apôtres et leurs premiers disciples, il est un peu excessif d'accentuer au point que fait Légaut les « altérations », « déformations », « gauchissements », etc., qu'aurait subis ou consciemment acceptés le christianisme par rapport au message de Jésus. Et si large soit la part de l'humain dans le Nouveau Testament (comme je l'ai un peu reconnu), il demeure essentiel à la foi chrétienne qu'il soit divinement inspiré, qu'il fasse partie du « dépôt » fondamental de la tradition et que l'Eglise de tous les temps puisse s'y référer comme à une norme (sans méconnaître pour cela sa liberté d'interprétation et d'évolution adaptative).

b) *Théologie et vérité*

La dichotomie précédente amène logiquement Légaut à dévaluer avec excès la notion de *vérité* : la vérité notionnelle de l'entendement ou de la « ratio » humaine, celle qui s'efforce de penser le mystère en verbe humain et de le traduire en cohérence logique, serait inutile et même nuisible à la « vie ».

L'intensité de la vie spirituelle de l'auteur semble ainsi n'avoir que faire non seulement de la théologie, mais des formules dogmatiques. La chose va loin : dans un livre qui, au moins indirectement, ne peut manquer d'être une profession de foi, il n'est qu'implicitement question de la Trinité, et la divinité de Jésus est considérée comme une « appellation » ou une « attribution », opérée par l'Eglise. Quant à l'existence de Dieu, elle peut bien être éprouvée comme un besoin, surtout à certaines heures, mais non pas prouvée.

Assurément, Légaut se garde ici d'un radicalisme absolu, en disant par exemple que « l'expérience illumine la doctrine » (p. 79). Mais sa tendance générale est bien un *fidéisme*, peut-être apparenté avec certaines formes du protestantisme.

Que le *statut de l'intelligence* dans l'expression du réel, plus spécialement dans celle du mystère, soit difficile à établir, la chose est certaine : à l'homme en général, au chrétien surtout, le réel ne se manifeste que par la médiation de signes imparfaits, et en tout domaine « dans un miroir ». Et il n'est pas douteux que l'exercice de la pensée puisse donner lieu à une idolâtrie, comme à toutes les tentations de l'orgueil de l'esprit. Toute « représentation » logique doit avoir une conscience aiguë de son insuffisance : il lui faut tout **à la fois partir de la vie et y revenir pour s'y vérifier.**

Ceci dit, la *détermination du vrai* par la pensée abstraite, y compris en matière religieuse, demeure tout ensemble une nécessité humaine et une obligation, et c'est tourner le dos à toute la tradition philosophique, qu'elle soit profane ou chrétienne, que de méconnaître la valeur de l'intelligence et sa possibilité d'atteindre « analogiquement » la vérité, à condition d'observer les règles d'une méthode et de progresser sans cesse dans la quête ardente d'une meilleure expression. Jésus n'a pu s'empêcher de parler *de lui-même,* sous le voile des mots et des images, ou (comme le veut Légaut) dans la transparence de son rayonnement ; et la vérité, affirmée sur lui par l'Eglise, fût-ce en formules imparfaites, ne fait que traduire ce qu'il a dit et voulu dire déjà de lui-même. Le langage de la foi a donc une extrême importance, à condition d'être situé. Convenons seulement des amplifications, souvent inutiles, auxquelles la théologie ou le développement du dogme a donné lieu dans l'histoire, ainsi que de la « concurrence » qu'elles ont faite parfois à la « vie » spirituelle. En se refusant à une poussée proprement dogmatique, le concile récent a peut-être marqué un cran d'arrêt sur ce point, et il s'agit plutôt de bien repenser la richesse du donné traditionnel.

Ce qui vient d'être dit pour l'intelligence de la foi vaut aussi pour les *structures,* qui sont une sorte de langage de la communauté, et dont les cadres ont la même fonction de service à l'égard de la vie des personnes. L'effort à faire pour les réorienter vers leur but n'implique pas leur dévaluation ; ici encore, si modeste qu'il ait été, l'effort du concile a marqué une prise de conscience du problème.

c) *Humanisme*

Le bien que nous avons dit du personnalisme existentiel de Légaut n'implique pas cependant que nous puissions nous accorder pleinement à sa conception de l'homme.

S'il reconnaît, en effet, le drame de l'homme et le caractère « invincible » du mal, il est curieux que sa conception de la condition humaine semble faire abstraction du mal de la liberté, qui est le péché : mention n'en est pas faite.

Sous l'influence de Bergson, mais surtout peut-être de Teilhard, la notion de péché est pratiquement remplacée par celle d'*inachèvement* de l'homme et par celle de pesanteur ou de matérialisation : pour Légaut, le mal de l'homme est de subir l'influence, sans cesse renaissante, d'une dégradation qui le fait retomber dans les fixismes figés et qui amortit les élans aériens de l'esprit : tout ce qui est pensée, langage, structures sociales, participe à cette chute. Heureusement, l'Esprit est-il toujours au travail pour remonter les pentes, pour reprendre sans cesse l'œuvre de « création » et d'invention ; et

cela, sous la forme des prophètes et des mystiques (parmi lesquels, éminemment, Jésus). Et, à travers ces reprises, l'humanité s'efforce vers un oméga d'unanimité, inaccessible idéal historique, mais qui sera donné à l'espérance crucifiée.

Cette option, quelque peu négative à l'égard d'une réalité fondamentale de l'homme, explique le silence de Légaut sur le « péché originel » (grand mystère sans doute, et à l'interprétation souvent faussée), mais surtout, et plus gravement, sa méconnaissance de la *Rédemption*. S'il est un point qui soit plus au cœur du christianisme, plus identifié à sa chair, c'est pourtant bien celui-là ; mais, des deux besoins de l'homme (qui n'en font qu'un en pratique), — celui d'épanouissement en Dieu (ou d'achèvement en Dieu) et celui de *salut*, — Légaut semble ne conserver que le premier. Alors Jésus n'est plus « Sauveur » et il n'a nullement voulu faire de la croix et de la Cène un sacrifice rédempteur (ce qui serait infantile et barbare). Son intention essentielle est de refaire l'homme « créateur », en l'associant à l'éternelle création de Dieu. Conception lourde à porter pour le chrétien et qui détruit tout ! Concédons seulement que la rédemption a d'autres buts que de sauver l'homme du péché, car, suivant saint Jean lui-même, elle veut « réunir les fils de Dieu dispersés » ; consciente peut-être que, par le passé, trop grande insistance a été portée sur le premier point, l'Eglise et la liturgie actuelles préfèrent, semble-t-il, insister sur la belle notion de « rassemblement » (voir aussi le début de *Lumen gentium*). Mais ce n'est pas pour exclure l'idée d'expiation sacrificielle, ni (ajoutons-le) celle d'hommage de l'homme à un Dieu, dont il dépend comme créature tout en lui étant uni par vocation comme fils.

d) *La situation actuelle*

Un mot enfin pour nuancer le jugement, un peu excessif, de l'auteur sur la situation présente de l'Eglise. La sévérité de la critique ne doit pas faire oublier les efforts remarquables, sous toute forme et en tout domaine, tentés aujourd'hui pour remédier à la crise et résoudre les problèmes. Si le salut provient avant tout d'un approfondissement spirituel, il serait désolant de décourager tous ceux qui travaillent aujourd'hui pour le règne de Dieu, en incarnant leur foi dans des engagements divers.

CONCLUSION

Tel est donc le bilan de ce livre, qui aurait pu être un grand livre si un effort supplémentaire de pensée avait contribué à *relativiser* les positions abruptes de son auteur, à suggérer au moins les exigences d'une dialectique de la *pensée* et de la *vie*, du langage et de l'intuition.

Prétendant évacuer du christianisme une métaphysique adventice, il ne peut éviter d'y réintroduire subrepticement une philosophie, de le penser à nouveau à travers certains cadres. Il est permis de se demander si ces structures sont parfaitement adaptées au mystère chrétien et si elles ne risquent pas, *au moins dans l'énoncé des formules,* de conduire à un rationalisme subtil qui l'humanise indûment en l'insérant dans un système préconçu.

Cette tentative achoppe notamment sur l'interprétation de Jésus, qui, toujours sur le plan de l'explication verbale, touche dangereusement à la limite de l'arianisme : Jésus, « de Dieu » sans doute, mais homme avant tout dans sa présentation, surhomme, psychologiquement plus que substantiellement uni à Dieu, et venu surtout pour parfaire la création, pour achever l'homme en l'éveillant à lui-même et en l'associant à l'acte créateur.

Dès lors, l'appel à la vie contemplative et à l'intensité spirituelle, pourrait perdre de sa valeur, même s'il s'unit par la foi à la foi de Jésus, car, pour le chrétien, cette ferveur, doublée d'une vie missionnaire, se fonde avant tout sur la reconnaissance du Dieu vivant avec Jésus-Christ et sur la participation à sa passion rédemptrice.

Notre critique serait cependant trop « géométrique », suivant le mot de Pascal, si elle oubliait de se référer à l'*intention* de l'auteur, explicitement indiquée par le titre même de son œuvre. Cette « intelligence » du christianisme dans son avenir comme dans son passé se veut, en effet, d'abord le *diagnostic* d'un croyant sur la crise du christianisme et l'appel à un renouveau de fidélité, qui dépasse les aveux superficiels pour atteindre le cœur du mal : l'affadissement du sel et la stérilisation du ferment, la trahison du message de Jésus, la méconnaissance de la vocation chrétienne.

On s'explique alors que Légaut, au risque d'évacuer l'effort légitime de la théologie, s'en prenne à une responsabilité majeure : l'*intellectualisme,* qui fait prévaloir les constructions abstraites de la pensée sur la densité du *Fait* évangélique, sur la splendeur de cet ineffable *Donné* que fut Jésus.

A coup sûr, il pose ainsi un problème essentiel aujourd'hui : celui d'un *langage de la foi,* dont le renouvellement et l'adaptation ne perde rien de la substance du « Dépôt » révélé. Il faut avouer que l'Eglise actuelle hésite encore à se lancer dans pareille entreprise, tant elle a conscience de la valeur des formules traditionnelles, fussent-elles imparfaites, voire anachroniques pour beaucoup de modernes [3].

C'est pourtant le mouvement que le concile a amorcé en substituant à une théologie un peu rationaliste la *primauté absolue de Jésus-*

3. On relira ici l'article du Père Karl RAHNER, *L'avenir de la théologie* (*N.R.Th.*, janvier 1971), notamment les pages 12-15 sur la « démythologisation » de la théologie.

Christ sur l'Eglise : on sait mieux aujourd'hui que nulle forme juridique comme nulle formule théorique n'épuise le *Donné*.

On sera donc reconnaissant à Marcel Légaut d'avoir tenté, même au risque de l'échec, un renversement : d'avoir affirmé que la *vie* était première et qu'il importait avant tout de coïncider avec Jésus, d'en recevoir, si possible, la même « impression » vivante que les apôtres et les saints.

En relisant attentivement le texte du livre, on ne manquera pas d'ailleurs d'être frappé par l'effort dramatique et émouvant de son auteur pour retrouver une *équivalence* aux dogmes qu'il *semble* évacuer, et cela par l'affirmation brûlante de sa foi. Ainsi, après avoir dit, peut-être trop sommairement, que la « croyance » (intellectuelle), « par ses précisions, par ses images fallacieuses, par les fausses évidences qu'elle développe en lui, fait obstacle à la recherche de Jésus », Légaut ajoute que le croyant « est acculé peu à peu de façon vitale, et non seulement par conviction doctrinale, à voir en Jésus son unique recours ». C'est affirmer que l'homme a besoin d'un sauveur et que l'unique sauveur est Jésus-Christ. « Cette recherche conduit à l'adoration... Le disciple adhère à Jésus... Cette adhérence est proprement adoration par sa totalité toute enveloppée de nuit, par sa disponibilité sans borne et son immobile activité » (p. 32). C'est affirmer nettement la divinité de Jésus.

Les réserves graves que nous avons cru devoir faire laissent donc subsister notre admiration pour une œuvre où, à un niveau rarement atteint, se manifeste la présence de l'Esprit et qui, une fois décantée, demeure susceptible de provoquer un réveil de beaucoup de chrétiens et une résurrection de l'Eglise.

F - 75 - Paris 7e
42, rue de Grenelle

Emile RIDEAU, S.J.